

lement ne sont que possibles ; alors l'espace et le temps sont *absolus* : l'espace absolu, c'est la possibilité indéfinie de l'extension en longueur, largeur et profondeur ; — le temps absolu, c'est la possibilité indéfinie de la succession dans le passé ou dans l'avenir ; et, dans ce cas, ils ont pour caractères d'être *homogènes, continus, nécessaires, indéfinis*. Aussi Leibniz soutient-il qu'avant la création, comme il n'existait ni êtres étendus ni êtres successifs, il n'y avait ni espace ni temps réels, mais simplement la *possibilité d'existence* pour l'espace et le temps.

Bref, l'espace et le temps *réels* sont l'ordre des coexistences ou des successions *actuelles* ; — l'espace et le temps *absolus* sont l'ordre des coexistences ou des successions *possibles*.

#### § B. — ORIGINE DE CES NOTIONS

La théorie de Leibniz explique parfaitement l'origine et les caractères de ces notions. Pour les former, le *concours* de l'expérience et de l'intelligence est nécessaire. Il faut les *abstraire* par analyse des représentations où elles sont impliquées et que nous fournit l'expérience.

I. — **Espace** : la perception extérieure nous procure, par le moyen du tact et de la vue, les données expérimentales de phénomènes étendus, juxtaposés, coexistants. Faisant abstraction de la différence de ces phénomènes et ne retenant que leurs rapports de juxtaposition et de coexistence, l'intelligence se forme l'idée abstraite d'espace : la relation qui résulte de la coexistence actuelle des corps.

Au delà de cet espace *réel* constitué par l'ensemble des corps *existants*, la raison conçoit la possibilité de créations nouvelles indéfinies et conséquemment la possibilité d'une extension sans fin. C'est l'espace *absolu*. Nous le concevons comme : a) *homogène*, car toutes ses parties sont de même nature ; — b) *nécessaire*, car,

un rapport, un ordre non seulement entre les existants mais encore entre les possibles comme s'ils existaient. Mais sa vérité et sa réalité est fondée en Dieu, comme toutes les vérités éternelles. »

par le fait même que nous concevons des corps possibles, nous ne pouvons pas ne pas les concevoir comme extérieurs les uns aux autres et coexistants ; — c) *indéfini*, car l'esprit n'a aucune raison de limiter le nombre des coexistences possibles. — On l'appelle quelquefois *imaginaire*, parce qu'il n'existe pas dans la réalité ; mais nous le concevons comme une étendue indéfinie.

II. — **Temps** : on peut envisager le temps à deux points de vue : le temps proprement dit, celui qui *passé*, qui est composé d'instant *successifs* ; — le temps qui *dure*, la *durée*, la *permanence*.

A) **Temps proprement dit** : la conscience nous fournit les données expérimentales, à savoir les émotions, pensées et volitions qui se produisent et se *succèdent* dans notre âme. Faisant abstraction de la différence de ces états et ne retenant que leur caractère successif et leurs rapports de position, l'intelligence a l'idée abstraite du temps qui *passé* : la relation qui résulte de la succession actuelle des phénomènes. Au delà de ce temps *réel* la raison conçoit la possibilité indéfinie de successions à trois positions : passé, présent, futur ; c'est le temps *absolu*.

B) **Durée** : en ne considérant dans la vie psychologique que l'immobilité et la persistance de son principe, du moi, l'esprit forme le concept du temps qui *dure*, et qui relie entre elles les trois positions du temps qui *passé*. Le temps représente donc deux idées distinctes : les situations successives du devenir ; — et la permanence du lien qui unit entre eux les moments du devenir.

Les notions de l'espace et du temps sont *mixtes*, puisqu'elles contiennent un élément *expérimental* (la coexistence des corps, la succession des phénomènes et la persistance du moi), et un élément *rationnel* (la raison perçoit les *rapports* de coexistence et de succession, la possibilité d'une coexistence, d'une succession et d'une persistance indéfinies). Elles réclament donc pour leur formation le *concours* de la raison et de l'expérience.

**Remarques** : I. — Il ne faut pas confondre entre elles les notions d'espace, d'étendue, de *vide*, de lieu, de distance.

**Espace** : a) *absolu* ou *imaginaire* : c'est la possibilité d'une extension réelle indéfinie.

b) *réel* ou *physique* : c'est la relation actuelle qui résulte de la

coexistence des corps réels. C'est une relation réelle, puisqu'elle a pour fondement la juxtaposition actuelle de corps existants.

2) **Étendue** : c'est le fondement de l'espace ; l'espace y ajoute la notion de coexistence actuelle ou possible.

3) **Vide** : absence de corps dans une portion déterminée de l'espace capable d'en recevoir.

4) **Lieu** : a) *absolu* ou *intrinsèque* : c'est une portion déterminée et immobile de l'espace absolu.

b) *relatif* ou *extrinsèque* : c'est la surface du corps ambiant. C'est ainsi que la surface intérieure du vase est le lieu de l'eau qu'il contient<sup>(1)</sup>.

5) **Distance** : c'est la relation entre les limites d'un espace déterminé. Elle implique la négation de contiguïté dans l'espace.

II. — Il faut distinguer les notions de *temps* et de *mouvement*.

1) **Mouvement proprement dit** : c'est le passage du mobile d'une partie de l'espace à une autre<sup>(2)</sup>.

2) **Temps proprement dit** : c'est le nombre de successions de l'avant et de l'après dans le mouvement<sup>(3)</sup>. C'est une durée successive, où l'on peut distinguer l'avant et l'après, le passé et le futur. Le présent, le *nunc temporis*, c'est la limite entre le passé et le futur. Telle est la notion du temps *intrinsèque* à l'être dont l'existence est successive.

Le temps et le mouvement sont deux aspects différents de la même réalité. Quand nous avons l'idée de mouvement, nous concevons d'abord le *passage* du mobile d'un lieu à un autre ; quand nous formons l'idée de temps, ce qui vient immédiatement à l'es-

(1) ARISTOTE, (*Physique*, L. IV, C. iv ; Édit. Didot) τὸ τοῦ περιέγοντος πέρας ἀκίνητον πρῶτον. Le P. Palmieri montre très bien pourquoi le ἀκίνητον (immobile) doit être retranché de la définition du lieu *extrinsèque*. Cf. *Cosmologia*, C. Th VIII, p. 65.

(2) La définition célèbre d'Aristote : *Actus existentis in potentia, quatenus est tale* ; ἢ τοῦ δυνάμει ὄντος ἐντελέχεια, ἢ τοιοῦτον, κίνησις ἐστίν. (*Physique*, L. III, C. 1) est très générale : elle convient à toute espèce de changements et pas seulement au mouvement, qui est le changement local. (Cf. PALMIERI, *Cosmologia*, Th. XI, p. 82 et seq.)

(3) C'est la définition d'Aristote : ἀριθμὸς κινήσεως κατὰ τὸ πρότερον καὶ ὕστερον (*Physique*, L. IV, C. xi. — Cf. PALMIERI, *Cosmologia*, Th. XII, p. 93 et seq.)

prit c'est le nombre des *successions* de l'avant et de l'après dans le mouvement.

Le temps *extrinsèque* c'est la durée constante et uniforme d'un mouvement choisi comme mesure des autres mouvements<sup>(1)</sup>.

**Conclusion générale du Chapitre III<sup>e</sup>** : nous avons successivement appliqué aux notions d'*être*, d'*unité*, d'*identité*, de *raison*, de *substance*, de *cause*, de *fin*, d'*absolu*, d'*espace* et de *temps* la théorie *empirico-rationaliste* sur l'origine des idées. Or toutes ces notions ont pu s'expliquer par le *concours* de l'expérience et de la raison. N'est-ce pas pour la théorie la meilleure des confirmations ?

#### 193. — SYNTHÈSE DES NOTIONS ET VÉRITÉS PREMIÈRES

L'idée de Dieu, de l'absolu résume en elle les principes directeurs de l'intelligence.

I. — **Principe d'identité et de contradiction** : Dieu est l'Être par soi, l'Être nécessaire (*Ens a se*). Dire que Dieu existe, c'est affirmer au fond que l'Être est et ne peut pas ne pas être. Il est *absolument* contradictoire de supposer que l'Être par soi puisse ne pas exister. A l'égard des êtres créés, le principe d'identité ne s'applique que *relativement* : ils existent, mais ils pourraient ne pas exister. Leur être n'exclut le non-être que *conditionnellement*, c'est-à-dire *supposé* qu'ils soient déjà ; leur nécessité n'est que *relative* : ils sont *contingents*.

Mais, en définitive, il faut bien qu'il y ait un être dont l'essence même soit d'exister et qui, par conséquent, soit sans condition, nécessairement, absolument. Cet être, chez qui l'essence et l'existence ne se distinguent pas, c'est Dieu<sup>(2)</sup> ; chez les êtres créés il y

(1) Pour ne pas séparer le point de vue *métaphysique* du point de vue *psychologique*, nous avons traité dans ce chapitre certaines questions qu'on renvoie ordinairement à l'*Ontologie*.

(2) KLEUTGEN, *La philosophie scolastique*, DISSERT. VI<sup>e</sup>, Ch. II. — BOSSUET, *Logique*, L. I, Ch. XXXIX XI, XII.

a entre l'essence et l'existence une distinction *virtuelle* : car s'ils sont, ils pourraient ne pas être et ils auraient pu rester toujours à l'état de *possibles*.

II. — **Principe de raison** : l'absolu est pour nous la raison suffisante de tout. En effet, une chose étant donnée, nous en cherchons la raison dans une autre ; mais si cette autre est dépendante comme la première, elle a aussi sa raison d'être dans une troisième ; et ainsi sans fin. C'est pourquoi, tant que notre esprit ira de chose *relative* en chose *relative*, il ne découvrira jamais une raison qui lui permette de réduire tout à l'unité. Alors surgit dans l'esprit l'idée d'un être qui soit cause de tout le reste, sans avoir lui-même de raison *en dehors et au-dessus de lui* : c'est l'idée d'*Être absolu*. L'idée de Dieu résume donc aussi tous les principes dérivés du principe de raison et toutes les notions premières.

Comme raison suffisante : 1) des *causes secondes*, Dieu (l'absolu) est nommé : **Cause première** ;

2) des *substances relatives*, il est nommé **Substance absolue** ;

3) de toutes les *fins particulières*, il est nommé **Fin suprême et dernière, Bien absolu** ;

4) des *lois* de la nature, il est nommé **Sagesse infinie** ;

5) des choses qui *durent*, il est nommé **Eternité** ;

6) des choses *étendues*, il est nommé **Immensité** ;

7) de toute vérité, il est nommé **Vrai absolu** ;

8) de toute *beauté*, il est nommé **Beauté absolue**.

**Remarque** : dans toute cette question des notions et vérités premières, on s'est placé au point de vue *subjectif* et *psychologique* ; à savoir, quelle est leur *origine*, quelles *facultés* servent à en expliquer la présence en nous : l'expérience ? la raison ? On envisagera, en Métaphysique, la question au point de vue *objectif* : quelle est la *valeur* des notions et vérités premières ?

## 194. — CONCLUSION DU LIVRE II

## § A. — ROLE GÉNÉRAL DE L'INTELLIGENCE

Le rôle de l'intelligence dans la formation de la connaissance humaine apparaît maintenant net et clair.

I. — **Matière de la connaissance** : la connaissance peut être comparée à un édifice dont la *conscience* et les *sens*, facultés *expérimentales*, fournissent les *matériaux*, que *conservent* et *reproduisent* la *mémoire* et l'*imagination*.

II. — **Forme de la connaissance** : le travail de l'intelligence consiste à *élaborer* ces données de l'expérience, pour transformer la connaissance *sensible* (sensations, images, faits de conscience) en connaissance *intellectuelle* (idées générales, notions et vérités premières).

Il y a trois degrés dans la connaissance intellectuelle : *concept*, *jugement*, *raisonnement* : 1) En ramenant les êtres à des *types* et les phénomènes à des *lois*, l'intelligence accomplit déjà un grand travail d'unification qui produit le *concept* ou *idée générale*. Ce travail s'opère à l'aide de l'*attention*, de la *comparaison*, de l'*abstraction* et de la *généralisation*. — 2) Pour continuer son œuvre, l'intelligence unit les concepts entre eux en affirmant leurs rapports : c'est le *jugement*. — 3) Enfin elle relie les jugements entre eux en inférant leurs rapports ; c'est le *raisonnement*. Par ces différentes opérations, l'intelligence imprime une *forme abstraite, générale, scientifique* à la *matière*, aux données *concrètes* et *particulières*, que lui fournit l'expérience interne et externe. Dans l'exercice de ces opérations, elle est dirigée par les *principes* d'identité, de raison et leurs dérivés.

III. — **Terme de la connaissance** : le terme final des opérations intellectuelles, c'est la *science*. Une suite logique de raisonnements constitue une démonstration ; une suite logique de démonstrations, une science. Poursuivant son travail d'unité, la

raison fait la philosophie des sciences, par laquelle elle tend à remonter, de principe en principe et de cause en cause, jusqu'au premier principe et à la cause première de tout, jusqu'à l'*absolu* (192, II). Les notions premières sont les divers moyens que l'intelligence emploie pour arriver à l'*unification totale* des choses. Le besoin primitif de l'intelligence, c'est le besoin d'*unité*; son vœu serait, s'il était possible, de penser toutes choses en une seule. C'est le privilège de l'Intelligence infinie : « La vérité est une de soi. Qui la connaît en partie, en voit plusieurs; qui les verrait parfaitement n'en verrait qu'une » (1).

#### § B. — RÉSULTATS DE L'ACTIVITÉ INTELLECTUELLE

L'activité intellectuelle aboutit, en somme, à ces trois idées qui résument toutes les autres : 1° **Idée du moi** (77, 78).

2° **Idée du monde extérieur** (99, 100).

3° **Idée de l'absolu ou de Dieu** (191, Conclusion).

On ramène à trois les facultés intellectuelles, auxquelles nous devons toute connaissance élémentaire, c'est-à-dire les éléments et principes de toutes nos idées :

1° **La conscience**, qui fournit les *éléments* des idées *psychologiques*, représentatives du *sujet*, du *moi*.

2° **Les sens**, qui fournissent les *éléments* des idées *sensibles*, représentatives de l'*objet*, du *monde extérieur*.

3° **La raison**, qui donne (avec le concours de l'expérience) les *notions premières*, représentatives des *lois universelles* et *nécessaires* de l'être et de la pensée, lesquelles ont leur fondement dernier dans l'*absolu*, en *Dieu* (192). Ces trois facultés sont donc, à ce point de vue, des facultés d'**acquisition**.

(1) BOSSUET, *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, Ch. IV, § V. — Et ailleurs : « Nous aurions moins d'idées si notre esprit était plus parfait. » (*Logique*, L. I, Ch. XXVII). — BALMÈS, *Art d'arriver au vrai*, Chap. XVI, § VII.

## LIVRE III

### L'ACTIVITÉ VOLONTAIRE

#### 195. — SA NATURE ET SES ESPÈCES

I. — **Sens général** : l'activité est le fonds de toutes nos facultés et l'essence même de l'âme : Être, d'après Leibniz (1), c'est agir. Nous avons conscience de notre activité comme de notre existence personnelle ; nous avons conscience que notre âme sent, pense et veut ; ce sont là autant de manifestations de son activité. *Mens est vis sui conscia*. Dans tout phénomène psychologique, même ceux où la passivité domine, il y a une part d'activité : la *réaction* contre l'impression venue du dehors (19, I). L'activité psychologique, en général, c'est donc le pouvoir de produire quelque phénomène conscient (18, I).

II. — **Sens spécial** : ici, nous considérons l'activité en tant qu'on l'oppose à la sensibilité et à l'intelligence et qu'elle se montre dans la volonté (2). Dans la production des phénomènes sensibles, l'âme est *plus passive* qu'active ; dans celle des phénomènes intellectuels, elle est *plus active* que passive ; mais c'est dans les déterminations volontaires qu'elle est *surtout active*. C'est pourquoi souvent, en parlant de la sensibilité, on ne mentionne que la passivité, comme en parlant de la volonté on lui attribue l'activité, dénommant ces deux facultés d'après leur caractère dominant. Mais, à parler rigoureusement, l'âme dans les divers phénomènes de conscience déploie toujours de l'activité plus ou moins mêlée de passivité. C'est pourquoi il nous

(1) *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Avant-propos : « Je soutiens que naturellement une substance ne saurait être sans action, et qu'il n'y a même jamais de corps sans mouvement. » (P. 65).

(2) BLONDEL, *L'action*.